

ÉCHOS DE CLERMONT-FERRAND

Elefante, de Pablo Larcuen.

On ne se lasse pas de célébrer le succès chaque année grandissant du Festival international de Clermont-Ferrand qui a affiché plus de 150 000 entrées en 2013 et un nombre de réunions, débats et surtout de films qui donne tout autant le tournis. Difficile en même temps de dégager de ce grand maelström des œuvres qui émergent plus que d'autres. Le Grand Prix international au film mexicain, *Para armar un helicóptero*, d'Izabel Acevedo, en a ainsi surpris plus d'un alors que tant d'autres l'auraient aussi bien mérité.

Il y a mille et une façons de rendre compte de la richesse des programmations clermontoises. Le parcours que nous en proposons en offre un premier écho.



OÙ SONT PASSÉS LES FILMS SIMPLES ?



Best If Used By, d'Aemilia Scott.



Voice Over, de Martin Rosete.

70

Dieu attend son nouveau psychiatre dans sa cellule en prison, un homme insère une bombe dans le cerveau du fils de ses voisins, Elvis revit en Thaïlande, l'amour tourne au porno... Une épidémie d'exagérations semble avoir frappé la sélection internationale du festival 2013. Mais où sont passés les films simples ? À Clermont-Ferrand, cette question effleurait, parfois comme un regret, nos lèvres.

Une voix s'adresse à l'auditoire. *Voice Over* de l'Espagnol Martin Rosete est un court métrage dont "le spectateur est le héros". Tour à tour, le tu-spectateur est plongé dans des situations extrêmes : astronaute, soldat ou bien matelot, autant de personnages qui flirtent avec la mort. Le ton de la voix *off* gonfle la bulle dramatique. Le récit ne cesse de bifurquer. Le narrateur, dont le lexique puise à l'envi dans le registre argotique, combine trois préambules hétéroclites qui tous ont pour point commun d'évoquer le courage des hommes. Dans la quatrième et dernière séquence, le héros du film est un jeune adolescent assis sur le rebord d'une piscine, qui tremble à l'idée de donner son premier baiser : avoir des couilles ou ne pas en avoir, telle est la question. Pour la poser, *Voice Over* file la métaphore à grand renfort de films de genre. Le personnage de l'ado et son premier baiser est une enveloppe vide évacuée au profit d'un second degré saturé de références cinéphiles.

Il se passe quelque chose d'étrange au pays du court métrage. Comme une peur des choses simples ; la présence d'un tabou qui interdirait d'écrire/d'inscrire le récit dans une sphère réelle et de s'embarquer avec lui. Servant d'alibi culturel, le passage par le film de genre, par nature connoté, mine le terrain ; il n'est plus possible d'évoquer notre devenir humain sans passer par ces galipettes cinéphiles.

L'effet Canal plouf

Effet Canal (il faut toujours en faire +) ou bien encore effet du premier film (il faut réussir à se faire remarquer), l'excès semble devenu la règle et la simplicité une exception. *Elefante* de Pablo Larcuen fonctionne avec le même moteur (voix *off*) et carburant (le second degré) que son compatriote *Voice Over*. Mais *Elefante* ne suit qu'une seule voie, celle d'un homme qui a raté tous les tableaux de sa vie, tant sur le plan familial, personnel que professionnel,

et qui – très logiquement ! – se transforme en éléphant.

Elefante s'alimente au rayon science-fiction pour dessiner un mélodrame autour d'une relation entre un père et son fils. Dans la première partie du film, la déprime du père apparaît dans les habits dorés d'un montage *fun* ; tandis qu'ensuite la monstruosité du père éléphant, au-delà de son chemin de croix émotionnel, ne transcende jamais son état, celui d'un effet de style (et rien d'autre, malheureusement) dont la présence ne semble avoir qu'une motivation : faire de l'effet et être original. Mais à chercher coûte que coûte l'originalité, le court métrage n'est-il pas en train de devenir le clone/clown de lui-même ?

Le synopsis du film italien *Zini e Ami* de Pierluca Di Pasquale puise toute sa force dans sa misogynie vertement assumée : Zini s'est procuré un androïde femme, cultivée et sexy mais celle-ci souffre de quelques dysfonctionnements. Elle répète sans arrêt "*Je t'aime*". Ce court métrage ne propose rien d'autre que cette structure vacante d'une répliquante du stéréotype féminin. Ce film,

peu intéressant, illustre combien le détour par le genre, peut s'avérer à peu de frais, en termes de sens, payant. Le genre filtre toutes les impuretés de l'intime, seuls restent des tropes "propres" figés de la femme, de l'adolescent, du père. Ici, l'excès déréalise le film et son auteur. *Zini e Ami* aurait pu être signé par une entité anonyme. Le "on" a pris les commandes.

des films jeux

Anonyme et vain à ses heures, l'excès s'inscrit aussi parfois dans un dispositif comique ou ludique. Le film belge *Perfect Drug* de Toon Aerts mimant le style boursofflé et hystérique, parcouru d'effets gores et pop, d'un Takashi Miike, et *Penny Dreadful* de l'Américain Shane Atkinson (Prix du public 2013), copiant Tarantino mieux qu'il ne saurait le faire lui-même, sont des films d'énergie pure. Soutenus ou secourus par un trop plein d'effets ou de clins d'œil, à la manière d'un High Striker (ce jeu de foire où l'on doit frapper avec une masse pour faire sonner une cloche), ces films visent un sommet hypothétique. Lequel ? Mystère.

Penny Dreadful, de Shane Atkinson.



Perfect Drug, de Toon Aerts.

Symboliquement, le scénario de *Penny Dreadful* interpelle. Une petite fille, enlevée par des gangsters, finit par en tuer un et menacer les autres. Avec son orgie de retournements de situations et ses bacchanales maniéristes, le cinéma, hier jeu d'adultes, serait-il devenu un jeu d'enfants ?

Quête de gloire pour certains, cette tendance à la surenchère constitue pour d'autres une réponse artistique "activiste" à une société qui a fait du coup d'éclat permanent la pierre angulaire de sa mécanique politique ou sociale. S'il s'appuie sur un humour *low-fi* plutôt scolaire dans le style des films indépendants venus des États-Unis, *Best If Used By* d'Aemilia Scott n'en demeure pas moins captivant dans sa manière, désinvolte et téméraire, de renvoyer la balle.

un contre-pied social

Une jeune employée de supermarché apprend que son petit ami est mort. Elle lui rend visite à la morgue, mais au lieu de repartir les yeux bordés de larmes, elle s'empare du corps du défunt, l'entrepose dans la chambre froide de son lieu de travail et s'endort à ses côtés. On le sait, notre univers marchand, suggéré ici par le décor des produits de la supérette, conditionne l'homme, vampirise son humanité, à tel point qu'il ne prend plus le temps de rendre hommage aux morts. Tête et excessif, le personnage féminin suscite un grand contre-pied social qui, au final, se transformera en une sorte de réunion festive regroupant tous les indignés du supermarché et de la terre. L'excès dans les desseins du protagoniste (on aurait pu également évoquer ces deux films malades tournés en Grande-Bretagne, *Flytopia* de Karni Arieli ou le très réussi *Foxes* de Lorcan Finnegan, voir ci-après, p. 82) permet de donner au personnage du relief et à sa douleur une couleur. L'autre belle idée de la réalisatrice américaine Aemilia Scott repose sur la structure rebelle, anti-aristotélicienne de son court où, comme le soulignera l'un des personnages, les débuts et les fins importent moins que les hasards de la vie. Comme quoi dans l'excès ou dans la folie brute se niche parfois une grande sagesse.

Donald James

Voice Over de Martin Rosete, Espagne, 2012, couleur, 10 mn.

Elefante de Pablo Larcaen, Espagne, 2012, couleur, 9 mn.

Zini e Ami de Pierluca Di Pasquale, Italie, 2012, couleur, 5 mn.

Perfect Drug de Toon Aerts, Belgique, 2012, couleur, 14 mn.

Penny Dreadful de Shane Atkinson, États-Unis, 2012, couleur, 18 mn.

Best If Used By d'Aemilia Scott, États-Unis, 2012, couleur, 22 mn.